

Quand on sonne à une heure inhabituelle, il craint de trouver Michette devant sa porte, bien qu'il s'agisse en général d'un démarcheur, ou d'un livreur souhaitant déposer un colis pour un voisin. Mais n'espère-t-il pas secrètement sa visite ? Ne continue-t-il pas à désirer ses imprévisibles passages ? Un matin, elle avait surgi, seule, et exceptionnellement aimable. Elle tenait à s'excuser d'avoir abandonné Maman aussi précipitamment. Elle avait apporté un ballotin de chocolats que Kadoke avait accepté en disant : « Maman est redevenue Papa. Disons qu'il a de nouveau pris une décision radicale. Je ne voulais pas te l'annoncer en présence de cet homme. »

Kadoke avait vu des larmes dans ses yeux. « Maman me manque », avait-elle avoué en lui prenant la main.

Ils étaient restés ainsi quelques instants et Kadoke avait été tenté de lui en dire plus, de se délivrer du jargon censé le protéger d'un nouveau faux pas.

Aussi, pour respecter la distance professionnelle, pour épargner Michette, s'était-il retenu d'exprimer ce qui lui brûlait les lèvres. Il savait qui elle était, il savait que celui qui a goûté au fruit de la destructivité n'est jamais complètement délivré de cette tentation, il n'existe pas de destructivité bénigne. Il avait donc brusquement retiré sa main en disant : « Tu as décidé d'arrêter la thérapie et de voler de tes propres ailes. Tu dois mettre toutes les chances de ton côté. Tu reverras Papa, bien sûr, mais ce n'est pas le moment.

– Je me croyais tout au plus capable de vivre en logement accompagné, mais depuis ma rencontre avec l'écrivain, je sais que j'ai d'autres ressources. Et je suis allée récupérer ma guitare chez mes parents. Il m'arrive d'en jouer pendant une demi-journée.

– Ta guitare te fait du bien », avait répondu Kadoke. Ils s'étaient quittés sur ces mots.

Un dimanche soir tard, on sonne deux fois fort à la porte. Kadoke se précipite vers l'entrée, bien décidé à poser des limites. Il va dire que ça suffit. Terminé pour aujourd'hui. Il est tard, presque dix heures, Papa n'a pas à subir les lubies de Michette. Et Papa n'a aucune envie de revoir son ancienne assistante. En arrêtant la thérapie alternative, elle a aussi liquidé

l'affection. Papa a tiré un trait sur son nom. Il se détache des gens aussi vite qu'il s'y attache, même si Kadoke n'a pas pris la peine d'en informer Michette.

Le vide s'était progressivement fait autour de Papa. Ce n'était pas un solitaire, pas dans le souvenir de Kadoke. Il écrivait à différents organes de presse des lettres que ceux-ci prenaient rarement la peine de publier, sans que cela gâche son plaisir. Il avait avec le personnel de plusieurs magasins de brèves conversations qui semblaient le réconcilier avec la vie. Il s'était promené une fois par semaine avec un ami jusqu'au jour où ils s'étaient brouillés. Papa n'avait jamais voulu expliquer le motif de leur dispute. Il avait un avis sur tout et parlait beaucoup, sauf de lui-même, comme si sa vie et sa personne étaient les seuls sujets sur lesquels il n'avait rien à dire.

Ce n'est pas Michette qui se tient devant la porte, mais une femme aux cheveux roux mi-longs qui lui demande en anglais si la famille Kadoke habite bien ici. Elle porte un sac à dos.

Déception secrète. « Oui, répond Kadoke sur ses gardes.

– Je suis de la famille », s'écrie-t-elle en ouvrant les bras pour lui donner l'accolade, mais il recule devant ce débordement d'enthousiasme.

Les bras de la femme ensèrent le vide, mais elle ne se démonte pas. « Je suis la fille de la fille de la cousine de ta mère. J'ai déjà appelé plusieurs fois.

– Maman est morte. Désolé. »

La mort de Maman sera peut-être suffisante pour faire comprendre à cette femme qu'elle arrive trop tard pour une visite de famille, qu'elle doit repartir. Comme son père, Kadoke n'apprécie pas vraiment ce genre de visite, encore moins maintenant. La famille arrive trop tard, les Kadoke n'ont plus besoin de famille. Kadoke ferme la marche, et c'est bien ainsi.

« Pardon d'arriver si tard, s'excuse-t-elle. Je ne trouvais pas l'emplacement mais je tenais absolument à voir la maison où ma grand-mère a vécu après la guerre. Et je voulais vous voir. Ma famille. Tu en fais partie, n'est-ce pas ? demande-t-elle comme si elle était soudain prise d'un doute, comme si Kadoke n'était peut-être qu'un simple domestique.

– Je ne sais pas de quoi tu parles. Je croyais n'avoir plus de famille. La cousine de ma mère est morte, que je sache... Bien sûr, c'est gentil de chercher à nous voir. » Gentil, et alors ? Il va débiter une autre banalité, mais elle l'interrompt.

« Les enfants de la cousine de ta mère vivent encore, ses petits-enfants vivent encore. Je vis encore. Je suis une des petites-filles de la cousine de ta mère. Je suis Anat. »

Anna parle anglais avec un drôle d'accent. Faute d'avoir pu le serrer dans ses bras, elle lui donne une poignée de main, tellement fougueuse qu'elle met Kadoke mal à l'aise. Il se demande comment écourter cet échange sans l'inviter à entrer, sans paraître mufle.

« Papa dort déjà, explique-t-il, et c'est moi qui m'occupe de lui. Nous n'avons jamais eu beaucoup de contacts avec la famille... »

Il voudrait dire : « Vous ne vous êtes jamais souciés de nous, ni de Maman quand elle était en vie, ni de Papa quand il est devenu Maman », mais il n'est pas du genre à dire ce genre de choses. La politesse est sa ceinture de chasteté, bien qu'il soit parfois tenté de se débaucher, secrètement, le temps d'une soirée. Kadoke dit : « Nous n'avons jamais eu de famille, nous nous sentions orphelins mais c'était très bien comme ça. Crois-moi. Si tu es encore demain à Amsterdam et que tu veux rencontrer mon père, c'est possible, mais je te préviens : il n'est pas beau à voir. Il est vieux et malade. Et il n'est pas de ta famille, si c'est ce qui te motive, juste parent par alliance, maman était de ta famille, mais elle est morte. Depuis bien longtemps. »

« Mais toi, tu es un membre de ma famille. »

Elle lui passe devant et accroche sa veste au portemanteau, une veste légèrement trop grande pour elle. Maintenant qu'Anat ne la porte plus, il se rend compte qu'elle est plus mince et plus petite qu'il ne l'avait cru.

« J'arrive trop tard pour les morts, mais je souhaite rencontrer les membres de la famille encore en vie. Ma mère m'a raconté qu'elle était venue ici, il y a longtemps ; toi, tu n'étais qu'un enfant à cette époque ; cette visite lui a fait forte impression. Et tu es aussi venu chez elle. Elle m'en parle encore. »

Kadoke ne sait pas comment se dépatouiller d'Anat. Instinctivement, il l'accompagne dans la cuisine, où elle déclare : « J'étais en Angleterre pour un congrès, je suis mathématicienne, statisticienne, et j'ai profité de l'occasion pour visiter les Pays-Bas. Mais j'ai atterri dans un Airbnb à Alphen aan den Rijn. J'ai cru que c'était une banlieue d'Amsterdam, comme le suggérait le site.

– Une banlieue, marmonne Kadoke, non. Alphen aan den Rijn n'est pas une banlieue d'Amsterdam. » Il est soulagé d'apprendre qu'elle est logée relativement loin.

« Tu as un verre d'eau ? »

Il lui tend un verre ; elle le boit sans rien dire, appuyée contre l'évier.

« Tu t'appelles comment, au fait ? »

– Oscar, mais tout le monde m'appelle Kadoke. Il faut dire Kadoké, pas Kadoke. Le e se prononce é, comme dans karaoké. Certaines personnes s'obstinent à écorcher mon nom. »

Elle hoche la tête, remplit de nouveau son verre et le vide d'un trait. Elle se sent visiblement à son aise dans cette maison.

« Nous avons si peu de famille. Je suis tellement contente de vous avoir trouvés. Je ne reste que quelques jours. Puis je retourne en Israël.

– Une grande famille peut aussi être une malédiction, un handicap. Une responsabilité. »

Elle le regarde comme s'il venait de faire une plaisanterie déplacée. Il est clair que la famille n'est jamais un handicap.

« J'ai divorcé il y a quelques années, explique-t-elle. Mon mari, mais bon, c'est une longue histoire... Puis, j'ai commencé des études, j'ai pris un nouveau départ. Je n'avais pas le choix. Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, je ne te connais pas mais tu es de la famille. Ma mère t'a connu. Je te l'ai déjà dit. Cette visite m'émeut énormément, l'Europe m'émeut énormément.

– L'Europe est l'Europe. Tout le monde fait comme si elle était gravement malade, mais elle sauve sa peau. L'Europe est gravement malade depuis qu'elle existe.

– L'Europe ne nous a pas sauvés.

– C'est peut-être ce que je veux dire. L'Europe ne sauve pas tout le monde, mais elle se sauve elle-même. Je ne voudrais pas mettre trop vite un terme à cette intéressante conversation, mais je prends mon service tôt demain matin.

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

– Je suis psychiatre, au centre de crise.

– Je peux te demander quelque chose ? Kadoke ? Je prononce bien ? Kadoke ?

– Tu prononces bien.

– Je peux te demander quelque chose, Kadoke ? Je peux rester loger ici ? Mon Airbnb est tellement infect, horrible, surtout les gens. Les propriétaires. »

Elle lui saisit les mains et se met à pleurer, sans pathos, dignement, avec un naturel absolu. Comme si elle avait sonné chez lui ce morne dimanche soir pour pleurer dans sa cuisine sur les propriétaires d'Airbnb d'Alphen aan den Rhijn, et naturellement sur une foule d'autres choses. Kadoke se tient droit pendant que ces dignes sanglots lui poissent un peu les mains. « Je suis un mauvais consoleur, reconnaît-il après un moment. Je pense que c'est pour ça que je suis devenu psychiatre. Je l'ignorais, je disais que j'avais embrassé la profession parce que mes parents le voulaient, mais selon moi, je me trompais. Je suis devenu psychiatre parce que la souffrance d'autrui me désespère.

– Ça ne m'intéresse pas de savoir pourquoi tu es devenu psychiatre, je veux dire... ça n'a aucune importance, crois-moi, absolument aucune. Je peux rester dormir ici ? S'il te plaît. Je suis sûre que mes logeurs sont antisémites ; ils n'arrêtent pas de parler des Palestiniens.

– Les gens qui parlent des Palestiniens ne sont pas tous antisémites. Je dirais même plus : la plupart de ceux qui en parlent ne sont pas antisémites. »

Kadoke la conduit dans le salon, allume la lumière et lui montre le canapé où Michette a couché pendant des mois.

« Tu peux dormir là cette nuit. »

Anat s'assied sur le canapé. Elle le regarde, légèrement surprise, mais aussi bizarrement provocatrice.

Il monte à l'étage, prend une couverture et l'apporte à Anat, qui n'a pas bougé du canapé. Une patiente part, une autre arrive. Il songe parfois à abandonner la psychiatrie, il supporte de plus en plus mal sa condition de soignant, il exècre le système, le concept, et il y a des jours où il hait les patients, où il aimerait les étrangler, même si aucun d'eux ne s'en est jamais rendu compte.

« Comme Papa est frileux, tu devrais avoir chaud. Je veux dire que le chauffage est à fond. Une couverture suffira. »

Il lui pose la couverture sur les genoux. « Tu as besoin d'une brosse à dents ? »

Elle hoche la tête. « Je ne sais pas ce qui s'est passé. Dans la cuisine, j'ai pensé : je ne veux pas retourner à Alphen aan den Rhijn. La ville est-elle connue pour son antisémitisme ? »

Kadoke commence à en avoir assez. « Je ne doute pas que tu serais soulagée d'apprendre qu'Alphen aan den Rhijn est la capitale européenne de l'antisémitisme, mais je ne peux pas te faire ce plaisir. La salle de bain est à l'étage, je vais y déposer ta serviette et ta brosse à dents. »

Il pense avoir définitivement réglé la question, mais elle réplique sur un ton péremptoire : « Tu as intériorisé l'antisémitisme, tu ne le perçois même plus, c'est ce qui te permet de vivre ici. »

Kadoke monte l'escalier sans dire un mot. Il s'assied sur son lit pliant. Tout en enlevant ses chaussures et ses chaussettes, il se demande s'il peut laisser Papa seul avec cette femme, et à quelle heure elle va partir. Il se rappelle en outre qu'il a un rendez-vous chez le coiffeur à la fin de l'après-midi.

Anat est assise sur un tabouret dans la cuisine, habillée de frais – sweat-shirt à capuche, robe ample en jean – elle fait face à une cafetière fumante. Elle avait visiblement pris la précaution d'emporter des vêtements de rechange dans son sac à dos.

« Je mange kasher, déclare-t-elle. Je ne pourrai donc pas manger ici. Mais je nous ai fait du café. »

Elle remplit sa tasse et celle de Kadoke, comme si elle l'avait attendu. « Je suppose que tu bois du café. Autrefois, je n'en aurai pas bu ici, mais je suis devenue... moins regardante. »

Il secoue la tête. « Je prends du sucre. Et tout est ici plus ou moins kasher. Maman tenait à manger kasher, Papa s'était fait une raison, la nourriture kasher était un destin qu'il acceptait comme d'autres acceptent leur jambe de bois.

– Rien n'est ici vraiment kasher, en tout cas pas pour moi, décréte-t-elle d'un ton catégorique. Donc, je ne pourrai pas manger ici. Mais ça ne fait rien. Puis-je rester jusqu'à cet après-midi ? Je vais au musée ce matin, et ensuite je pourrais peut-être voir Papa ? J'aimerais bien discuter du passé avec lui. Le passé me passionne. À quelle heure reviens-tu de ton travail ? »

Elle boit comme elle parle : par saccades.

« J'ai rendez-vous chez le coiffeur à cinq heures. Je serai de retour vers cinq heures et demie, si tout va bien. Je ne sais pas si tu seras encore là. Je regrette que tu ne puisses pas manger ici. »

Il ne regrette bien sûr rien du tout, les réactions d'Anat sont autant de rejets, ses diktats alimentaires, le quasi-enthousiasme avec lequel elle décide que la maison n'est pas assez kasher. Maman aurait été outrée, mais cette avanie lui sera heureusement épargnée ; quant à Papa, il attend à l'étage une auxiliaire de vie qui semble accorder plus d'importance à Chrétiens pour Israël qu'à sa propre famille.

« Je pourrais peut-être vous inviter dans un restaurant kasher ? »

Kadoke se mordille la lèvre inférieure.

« Je ne sais pas si j'ai été suffisamment clair hier. Mon père est âgé, certains diraient même qu'il meurt à petit feu - à petit feu, j'insiste -, il y a des jours avec et des jours sans, mais je n'irai pas avec lui au restaurant. Il est incontinent...

– Et alors, depuis quand les restaurants sont-ils interdits aux personnes incontinentes ? s'étrangle-t-elle. Tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu crois vraiment qu'un Juif portant une couche poserait un problème dans un restaurant kasher ? »

Kadoke commence à s'interroger sur la santé mentale de cette femme. Elle se dit mathématicienne, mais on peut être à la fois doué en maths, et totalement cinglé.

« Je ne crois pas que quiconque s'offusquerait de la présence d'un Juif dans un restaurant kasher, que celui-ci porte ou non une couche, mais je sais d'expérience que l'incontinence et la restauration ne font pas bon ménage. Je n'ai pas d'auxiliaire de vie permanente, je dois tout faire moi-même. Et puisque tu soulèves la question : personne ne s'offusque plus de la présence de Juifs dans les restaurants, même non kasher ; cette époque est révolue. Je ne te demande même pas si on peut reconnaître un Juif ne portant pas de kippa. Tu crois à ces sornettes ? Tu vois que je suis Juif ?

– Oui, réplique-t-elle avec aplomb. Tu as tout à fait l'air juif, ça saute aux yeux.

– C'est absurde. Je ne suis pas reconnaissable, je ne l'ai jamais été ; je passe souvent pour un Anglais, parfois pour un Italien ; on me prend de temps en temps pour un Tchèque.

– Un Tchèque ? À quoi ressemblent-ils ?

– Je veux simplement dire que nous ne pouvons pas sortir au restaurant avec Papa, rétorque Kadoke en se rendant compte qu'il perd patience, que le masque du thérapeute circonspect ne disant jamais un mot plus haut que l'autre est en train de se craqueler. Que nous allions dans un restaurant kasher ou chez l'Italien au coin de la rue ne change rien, l'important n'est pas que Papa soit juif, mais qu'il soit âgé et incontinent, et qu'il n'ait peut-être guère envie de manger à l'extérieur, ne fût-ce que parce qu'il pourrait ressentir, malgré son grand âge, une certaine honte. »

Arnat le regarde fixement. « Tu es cruel, lance-t-elle après un bref silence. Kadoke, ou Oscar, ou Trucmuche si ça te chante. Tu jouis de la cruauté, tes paroles me font mal, je pense que tu aimes faire mal. Je le vois dans tes yeux. »

Il termine son café à toute vitesse. Il voudrait se taire comme il le fait souvent, mais il n'y arrive pas. « J'ai consacré ma vie à aider les autres, à les empêcher de se suicider ; j'ai accueilli dans cette maison une jeune femme réfractaire à tout traitement qui n'avait plus nulle part où aller et cela m'a fait courir de grands risques. Certains patients sont agressifs, certains collègues absolument insupportables ; je n'ai aucune raison d'accepter qu'on vienne me déclarer dans ma propre cuisine que j'aime la cruauté. Je te connais à peine, en fait pas du tout, tu débarques, tu restes dormir, et sous prétexte que tu es de la famille, tu te sens tous les droits ? Ça veut dire quoi, être de la famille ? Qui t'autorise à me juger ? À m'humilier ? Hier

tu m'implorais pour ne pas retourner à Alphen aan den Rhijn, et aujourd'hui tu me fais la leçon. Pourquoi ? De quel droit ?

– Nous en reparlerons, répond-elle calmement. J'apprécie ton hospitalité, sois-en certain, mais ce que je vois, je le vois, je n'y peux rien. Je vois énormément de choses et je te le dis, à toi, parce que tu es de la famille. Mais maintenant, je dois m'isoler, c'est l'heure de la prière du matin.

Elle se dirige vers le salon. Kadoke mange debout un peu de yoghourt avant de monter dans la chambre où il chuchote à l'oreille de son père, encore à moitié endormi, que Rianne ne va bientôt venir l'habiller.

Quand Kadoke revient à la fin de l'après-midi, Rianne discute à table avec Anat. Papa a les yeux clos.

« Je suis tellement heureuse d'avoir rencontré ta cousine, dit Rianne, resplendissante comme jamais. Elle connaît beaucoup de Chrétiens pour Israël, elle a des contacts avec notre organisation, je ne suis encore jamais allée dans sa colonie, malheureusement, mais la prochaine fois que j'irai là-bas, je rendrai visite à ta cousine. »

Anat sourit. Elle porte un pull en laine orné d'un éléphant.

« Arrière-arrière-petite-cousine, précise Kadoke, tandis qu'Anat déclare : « J'ai discuté avec Rianne, elle souhaite nous accompagner ce soir au restaurant kasher, elle veut nous aider, et ton père en a aussi envie, n'est-ce pas ? »

Anat se tourne vers le vieil homme et dit : « Monsieur Kadoke, ça vous plairait d'aller dîner dans un restaurant kasher avec votre fils et avec moi, l'arrière-cousine de votre femme. Rianne sera aussi des nôtres. »

Les yeux de Papa s'ouvrent. « Un restaurant kasher », balbutie-t-il en jetant à Kadoke un regard aussi désespéré que s'il s'y trouvait déjà contre son gré. Puis il ajoute, en articulant plus distinctement que d'habitude : « Tue-moi. »

Il ne l'avait plus dit depuis longtemps, le désir de mort paraissait s'être évanoui. Mais au contact de cette femme, avec ses restaurants kasher et sa prière du matin, Papa souhaite de nouveau qu'on le tue. Kadoke comprend ; en lui aussi, quelque chose désire mourir. Qu'est-ce que cette vie ? Un enfer serait un bien grand mot, et pourtant, honnêtement, elle lui déplaît de plus en plus. On fait beaucoup trop de cas de toute cette vie. Il se rend dans cuisine, Rianne le rejoint.

« Cette charmante jeune femme m'a proposé de me payer pour venir avec vous dans un restaurant kasher. Je lui ai répondu que ce n'était pas la peine. Je le fais gratuitement, disons

que je le fais en tant que Chrétienne pour Israël. Je me suis arrangée et je pourrai vous accompagner. » Elle continue de resplendir ; il sait qu'il ne devrait pas, mais il la trouve beaucoup plus supportable quand elle a son air renfrogné habituel.

« C'est gentil de ta part, remercie-t-il. Vraiment très gentil. »

Il n'ose pas la décevoir, il ne peut tout de même pas lui dire qu'il n'y aura jamais de dîner dans un restaurant kasher, ni aujourd'hui, ni plus tard, et qu'ils devront s'estimer heureux si Papa réussit à faire un aller et retour jusqu'au bout de la rue. « Tu t'occupes adorablement de Papa, murmure-t-il, j'espère qu'il aura la force. »

Ils regagnent le salon et Kadoke prend place près de Papa pour lui masser le bras tout en écoutant d'une oreille distraite les histoires qu'Anat débite sur la Terre sainte telles un pitoyable bruit de fond.

Quand elle n'a plus rien à raconter, Anat déclare avec un certain soulagement – sans doute a-t-elle remarqué que ses interminables anecdotes n'intéressent personne : « Je pense qu'il est temps de se mettre en route, je me suis occupée de la réservation.

– Je trouve tellement extraordinaire de vivre ce moment, s'exclame Rianne en liesse. Ça n'a rien à voir avec le fait de coucher quelqu'un, de lui donner ses médicaments ou de le doucher. Là, c'est un authentique contact.

– Rien à voir, répète Kadoke. Un authentique contact. » Beaucoup prennent sa distance critique pour du cynisme, et cette croyante orthodoxe l'a même taxé de cruauté.

Papa est extrait de son fauteuil, accompagné jusqu'à la porte et revêtu d'un second pull. On lui enfle en outre un manteau, un manteau de femme. Kadoke n'a pas eu le temps de lui acheter un manteau d'homme. Il a donné ceux qui restaient à l'Armée du salut. Il n'avait pas prévu que Maman voudrait redevenir Papa. Et il s'interroge sur l'utilité d'un manteau d'homme. Combien de temps l'hiver va-t-il encore durer ? Papa sera-t-il encore là pour le suivant ?

« Où m'emmène-t-on ? demande Papa.

– Dans un restaurant kasher, répond Kadoke.

– Est-ce bien nécessaire ?

– Oui, absolument. Ça va être très sympa. » Il se souvient d'une amie qui l'avait nargué à la fin d'une dispute : « Tu joues les machos, maintenant ? Arrête, s'il te plaît. Tu n'es pas crédible une seconde. » La remarque l'avait bien plus atteint qu'il n'avait voulu l'admettre. Exactement comme aujourd'hui, où il se sent une moitié d'homme, acceptant pour éviter un conflit de se laisser traîner dans un restaurant kasher avec son arrière-arrière-petite-cousine,

son père et une auxiliaire de vie. Il est le genre de type à creuser sa propre tombe pour fuir les difficultés.

Kadoke décide d'appeler un taxi, ce qui lui permettra de boire quelques verres dans le restaurant. Un véhicule utilitaire arrive ; le chauffeur donne obligeamment un coup de main pour y faire monter Papa. Pendant le trajet vers Buitenveldert, Kadoke voit la tête de Papa s'affaisser : tout seul, il n'arrive plus à la garder droite. Il est fatigué, au bord de l'épuisement. Kadoke soutient la tête de Papa.

On les installe à une table près de la fenêtre. Un menu plastifié est déposé à côté d'eux. Il y a d'autres clients dans le restaurant, mais pas beaucoup. Kadoke pense en reconnaître un, mais il ne retrouve plus le nom de l'homme coiffé d'une casquette qui dîne en solitaire dans un coin de la salle.

Kadoke est le seul à vouloir du vin.

« Qu'est-ce que Papa aime bien ? » demande Anat. La réponse ne venant pas et la question n'ayant été adressée à personne en particulier, Kadoke répond : « La soupe. »

Rianne observe le décor avec ravissement. Ce restaurant est pour elle aussi exotique que l'Extrême-Orient a jadis dû l'être pour les Européens. « Ça sent déjà un peu Israël, dit-elle.

– Ça sent surtout le détergent, observe Kadoke.

– D'où viennent vos parents, monsieur Kadoke ? » interroge Anat.

Papa regarde son fils comme s'il s'attendait à ce que celui-ci donne toutes les réponses. Comme la chose ne se produit pas, il finit par dire : « De très loin », en agitant la main comme pour préciser la distance désignée par ce « très loin ».

Le serveur, jeune, grand, type Européen du Sud, prend les commandes. Papa doit parler le dernier, mais il ne desserre pas les dents. « Vous avez fait votre choix, Monsieur ? demande aimablement le serveur. »

Tandis qu'il se penche vers Papa, celui-ci relève la tête et dit : « Tue-moi. »

Le silence s'installe dans le restaurant, le léger cliquetis des couverts s'interrompt. Tous les regards sont tournés vers Papa.

« Oui, finit par dire le serveur, mais maintenant que souhaitez-vous manger ?

– Tue-moi », répète Papa encore plus fort.

Kadoke commande une soupe de lentille pour son père. « Mourir est parfait, chuchote-t-il, nous ferons le nécessaire si tu le souhaites. Mais mange d'abord ta soupe de lentille. Nous ne pouvons pas te tuer dans un restaurant kasher. Ce ne serait pas convenable. » Il a beau être une moitié d'homme, un macho raté, il faut bien que quelqu'un prenne maintenant les choses en main. Les circonstances l'ont forcé à devenir un homme entier, ou ce qui passe pour tel.